

Narodna in univerzitetna knjižnica
v Ljubljani

R IV190⁹³

19093. IV. Fl. a.
R IV

IN=030006223
ID=86956800

à Monsieur Repitar,
hommage du respectueux
attachement de l'Auteur.

Silvestre

PALÉOGRAPHIE

SLAVONNE.

PALÉOGRAPHIE

SLAVONNE,

D'APRÈS

LES MODÈLES ÉCRITS, DESSINÉS ET PEINTS

PAR M. J. B. SILVESTRE,

COMMANDEUR ET CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES,
PROFESSEUR DE CALLIGRAPHIE DE LL. AA. RR. LES ENFANTS DU ROI,

ET ACCOMPAGNÉS

D'EXPLICATIONS HISTORIQUES ET DESCRIPTIVES,

PAR

MM. CHAMPOLLION FIGEAC ET AIMÉ CHAMPOLLION FILS.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

1845.

Évangélaire Slave

DE LA BIBLIOTHÈQUE COMMUNALE DE REIMS,

VULGAIREMENT NOMMÉ TEXTE DU SACRE.

LE volume manuscrit qui a fourni les deux modèles d'écritures joints à cette notice a été recommandé à la curiosité du public et à l'attention des savants il y a déjà plus d'un siècle. Son histoire authentique remonte encore à cent quarante ans plus loin. S'il faut se confier à quelques graves témoignages, la première partie du volume aurait été écrite durant le XI^e siècle, et la seconde à la fin du XIV^e. Enfin, et pour compléter l'intérêt qui s'attache naturellement à ce manuscrit, il serait un des plus précieux monuments de notre histoire nationale; car ce serait sur ce même livre que les rois de France auraient prêté serment *par le saint évangile touché*, le jour de leur onction religieuse dans la cathédrale de Reims: c'est de là que ce volume a été appelé *Texte du sacre*.

Nous devons tâcher de ne laisser dans l'esprit du lecteur aucun doute sur tant de données intéressantes, et d'exposer en quelques pages les circonstances historiques ou descriptives qui sont nécessaires pour lui donner une idée complète de la nature, du contenu et de la destinée du manuscrit de Reims.

Tout récemment, ce même sujet a occupé sérieusement deux bibliographes très-instruits, et fort bien placés pour tout savoir; l'un, comme bibliothécaire de la ville de Reims, M. Louis Pâris; l'autre, M. Jastrzebski (J.-L. Corvinus), qui a retrouvé dans ce manuscrit d'antiques souvenirs de sa patrie, et qui en a, le premier, exactement qualifié le texte et reconnu le véritable contenu. Nous aurons donc pour guides dans notre exposé une notice manuscrite, rédigée par M. Louis Pâris, et la notice imprimée de M. Jastrzebski (1): nous n'y ajouterons que de courtes remarques, qui ressortent du sujet même.

Le manuscrit de Reims qui nous occupe est un volume petit in-4°, sur vélin, de

(1) Notice sur le texte du sacre, adressée sous forme d'un rapport à M. le ministre de l'instruction publique, insérée dans le journal du même ministère, feuilles des 4 et 7 septembre 1839, et tirée à part, 11 pages in-8°, avec deux *fac-simile*.

quarante-sept feuillets, écrits des deux côtés, à deux colonnes sur chaque page, relié en deux ais de chêne, recouvert de cuir rouge, et anciennement orné, sur les plats de la couverture, de feuilles d'argent doré, de plusieurs pierres et de cristaux, sous lesquels on avait placé plusieurs saintes reliques, parmi lesquelles on distinguait celles de la vraie croix, de l'éponge et de la ceinture du Sauveur. Des émaux, où étaient figurés les symboles des évangélistes, garnissaient les coins de cette couverture⁽¹⁾ : tous ces ornements ont disparu dès la fin du dernier siècle.

Deux écritures très-différentes l'une de l'autre partagent le volume en deux portions : la première composée seulement de seize feuillets, et la deuxième de trente et un. Chacune de ces deux portions est conçue en la même langue; mais les deux écritures diffèrent caractéristiquement l'une de l'autre, et toutes deux, étrangères à la France, et même à l'Europe latine, sont restées longtemps inconnues à nos climats, ce qui n'a pas peu contribué à faire à notre manuscrit quelque renommée.

Au gré de tous les systèmes, ou plutôt des fécondes inspirations de l'ignorance, on y voyait un texte grec, syriaque, oriental, ou indien, provenant du trésor de Constantinople, et tiré de la bibliothèque de saint Jérôme. Mais, en l'année 1717, le prestige fut dissipé; le manuscrit fut montré avec les autres reliques du trésor de la cathédrale au tzar Pierre I^{er}, qui s'arrêta quelques instants à Reims, et les personnages instruits de sa suite reconnurent aussitôt, dans la première partie de notre manuscrit, les fragments d'un *évangélaire en langue et en écriture slaves*, telles qu'elles étaient usitées dans la liturgie russe. Ils ne purent rien dire de la seconde partie du manuscrit.

Il fut dès lors reconnu pour un livre slave; Piganiol de la Force le mentionna, dès l'année 1718, dans sa *Description historique de la France*; un envoyé moscovite, passant à Reims en 1727, confirma le premier jugement porté de ce livre par ses compatriotes; Pluche, né à Reims, n'avait garde de l'oublier dans son *Spectacle de la Nature*, et, comme pour relever au plus haut point le mérite de cette curiosité paléographique, il publia, lui le premier, en 1732, et on ne sait sur quel fondement, que « cet ancien recueil d'épîtres et d'évangiles en lettres esclavonnes était le livre sur lequel nos rois mettaient la main dans leur sacre », y ajoutant, toutefois, que, de son temps, on se servait du livre des évangiles en caractères d'usage. En 1782, un écrivain-juré de la ville de Reims livrait à la tradition écrite cette supposition de Pluche; le savant géographe allemand Busching la répéta dans un ouvrage traduit en plusieurs langues, et jusqu'à nos jours cette supposition a subsisté comme un fait acquis à l'histoire, et qui n'était point exposé aux doutes de la critique. L'Allemagne savante la reproduisit en diverses occasions, et c'est ainsi que l'attention des érudits français fut ramenée vers le manuscrit de Reims.

Tel fut l'effet du volume de *Mélanges de Philologie et de Critique*, publié à Vienne, en 1799, par Charles Alter, professeur de langue grecque littéraire et vulgaire, mélanges consacrés en grande partie à des sujets intéressant la langue et la littérature

(1) Inventaire des reliques de N. D. de Reims, dressé en 1669.

slavonnes. Rappelant par occasion les souvenirs de la prise de Constantinople par les Vénitiens en 1240, et du grand nombre d'objets d'art qu'ils en enlevèrent, M. Alter mentionna, parmi ce butin ravi aux églises, des livres d'évangiles d'un grand prix, d'une rare exécution, et il conjectura que le manuscrit de Reims n'avait pas d'autre origine, le considérant aussi comme le livre d'évangiles qui servait au sacre des rois de France, et ne doutant point qu'il ne fût écrit en langue slavonne; regrettant, enfin, qu'aucun Français n'eût donné une notice de ce rare volume.

Notre illustre orientaliste Silvestre de Sacy ne laissa pas tomber dans l'oubli l'appel fait à la France par le docte professeur allemand; il s'enquit de l'existence du manuscrit de Reims, apprit qu'il avait disparu pendant nos jours de troubles, et il en répandit la nouvelle, accompagnée de la vive expression de ses regrets (1). Il croyait que ce volume était écrit sur deux colonnes à chaque page, en deux langues, c'est-à-dire, en grec et en slavon, et d'une très-belle exécution. Le conservateur des dépôts littéraires de la ville de Reims, l'ancien Bénédictin Engrand, lui avait transmis ces renseignements par l'intermédiaire d'un autre célèbre disciple de saint Benoît, D. Poirier.

Ces renseignements venus de telles sources devaient faire autorité dans l'Europe savante, et la confiance publique ne leur faillit point. M. le chanoine Dobrowski publia en 1822, à Vienne, des principes de la langue slave ancienne, et il y exprima de douloureux regrets de ce que ce livre du sacre des rois de France, contenant les évangiles en ancienne langue slave, avait été brûlé dans les plus mauvais temps de nos discordes civiles. Il avança, en même temps, contre l'opinion de M. Alter, que ce manuscrit avait été donné par Hélène, reine de Servie, vers l'année 1250 (2).

L'opinion des savants n'était pas plus éclairée sur la vérité en l'année 1836, quand parut le bel ouvrage que M. Kopitar, garde de la bibliothèque impériale palatine, donna sous le titre de *Glagolita Clozianus*, contenant la description et le texte inédit d'un manuscrit slave en caractères glagolitiques, du cabinet de M. le comte Pâris Cloz de Trente, et précédé de prolégomènes, où le savant critique a résumé l'histoire des antiquités de la littérature slave et de ses principaux monuments. Le manuscrit de Reims, qui appartenait à cette littérature, et semblait, selon l'opinion commune, pouvoir prendre place parmi ses plus précieux monuments, devait en avoir une aussi dans les savantes recherches de M. Kopitar : le livre n'y fut pas oublié; il est pour lui aussi le texte du sacre, contenant les quatre évangiles en langue slave, écrits dans ses deux alphabets, le cyrillien et le glagolitique, mais, hélas! brûlé par la fureur populaire de 1792. M. Kopitar ne forme plus qu'un vœu au sujet de ce manuscrit, c'est qu'il se trouve du moins en France quelque savant bibliographe qui recherche dans nos archives l'histoire de ce manuscrit condamné au feu (3).

A cet appel de M. Kopitar, on fit mieux que chercher les documents de l'histoire d'un manuscrit dont la perte devait être à jamais déplorable; on retrouva le manuscrit

(1) Magasin encyclopédique de Millin; V^e année, 1799, tome VI, pages 457 à 459.

(2) Institutiones Linguae Slavicae dialecti veteris; Vindob., 1822, in-8^o.

(3) Glagolita Clozianus, etc.; Vindob., Gerold, 1836, gr. in-4^o; præfatio, pag. x.

lui-même, et c'est sur l'original que les modèles reproduits dans les deux planches jointes à cette notice ont été fidèlement calqués.

M. Kopitar, en effet, demanda de nouveaux renseignements à Paris; en même temps, le chapelain de S. M. l'empereur de Russie en demandait aussi; les deux informations aboutirent à la même source, et bientôt après M. Louis Pâris, bibliothécaire et archiviste de la ville de Reims, put répondre que le manuscrit était retrouvé, qu'il était sous sa garde, et il en publia en même temps deux *fac-simile* (1).

Dès ce moment, toutes les incertitudes relatives au manuscrit de Reims ont été éclairées d'un jour nouveau : on a pu dire et savoir l'âge, le sujet, l'importance littéraire ou paléographique de ce volume, et s'enquérir, avec plus d'espérance de succès, comment il est venu dans le trésor de la cathédrale de Reims. La notice de M. Jastrzebski contient sur ces données nouvelles, des renseignements très-propres à satisfaire une juste curiosité.

La première partie du volume, composée de seize feuillets, est en langue slave, écrite en caractères de l'alphabet cyrillien; nous donnons dans d'autres notices des indications précises et complètes sur l'origine et la nature de cet alphabet, sur l'origine et les affinités de la langue slave, et nous n'avons rien à y ajouter après la précieuse *Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, dont l'étude philosophique et comparative des anciens idiomes vient d'être enrichie par M. F.-G. Eichhoff (2).

Cette première partie du manuscrit de Reims, de seize feuillets seulement, contient les leçons du Nouveau Testament pour les jours du mois, depuis la fin d'octobre jusqu'au 1^{er} mars suivant, selon le rite grec catholique.

Notre premier modèle est tiré de cette première partie.

La seconde, composée de trente et un feuillets, est écrite aussi en langue slave, mais en caractères de l'alphabet glagolitique ou de saint Jérôme : nous donnons également dans d'autres notices de suffisantes indications sur l'écriture glagolitique.

Notre second modèle est tiré de cette seconde partie du manuscrit; elle contient les leçons des évangiles pour les principales fêtes de l'année, à partir du dimanche des Rameaux.

Le sujet, l'idiome et les écritures de ce manuscrit, sont ainsi très-certainement déterminés. Il reste quelque doute sur son âge : voici des éléments de quelque valeur pour le faire cesser.

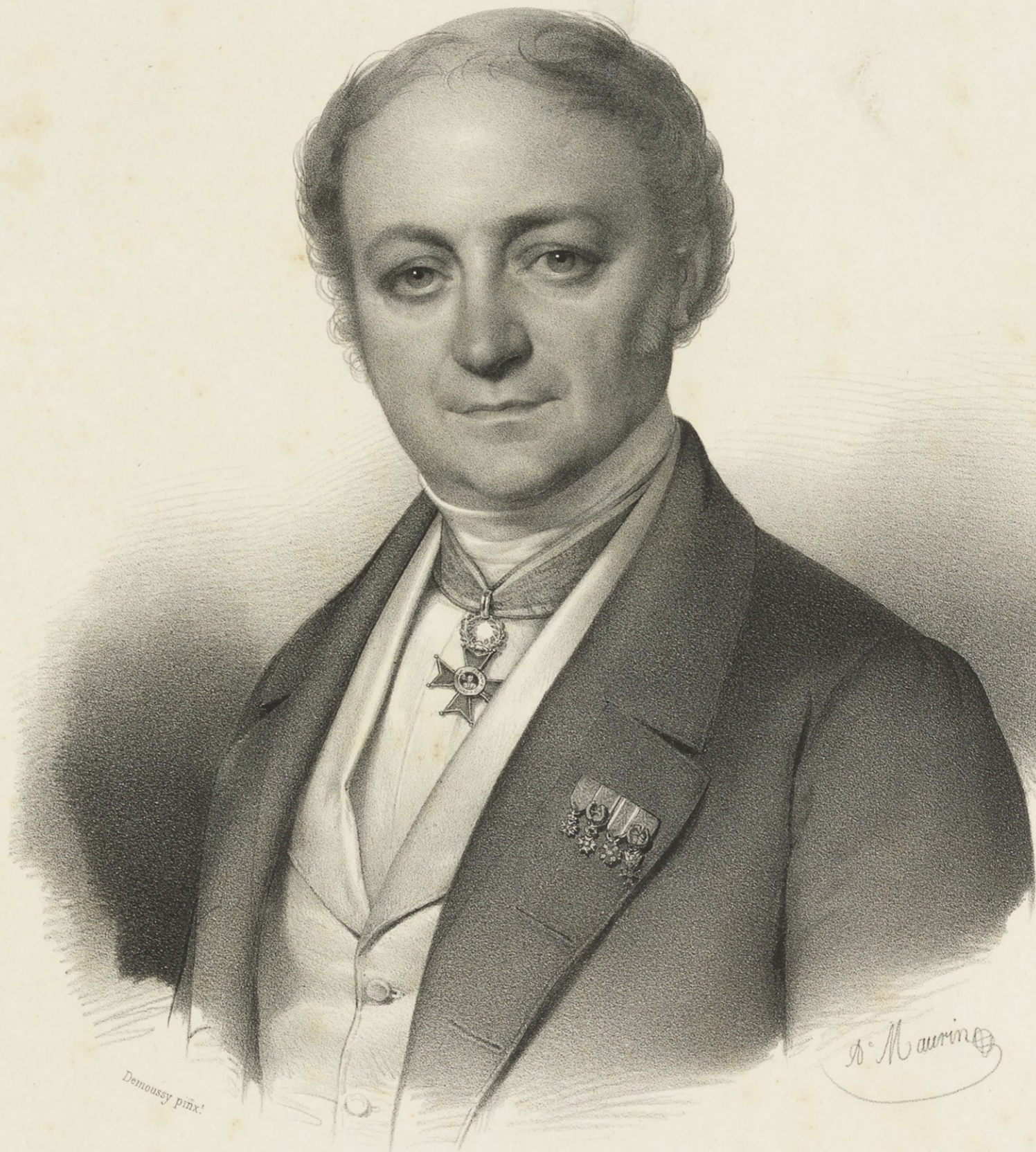
A la fin de la deuxième partie, on trouve une annotation en encre rouge (voy. notre deuxième planche), dont M. Jastrzebski a donné cette traduction :

« L'an du Seigneur 1395. Ces évangiles et épîtres (la deuxième partie, la glagolitique) sont écrits en langue slavonne. Ils doivent être chantés durant l'année, pendant que l'abbé officie pontificalement. »

« Quant à l'autre partie (la première, en caractères cyrilliens), elle est suivant le rite ruthénique (gréco-catholique). Elle a été écrite de la propre main de saint Procope, abbé, et ce texte ruthénique fut offert par feu Charles IV, empereur des Romains,

(1) Chronique de Champagne; 1837, pages 401 et suivantes.

(2) Paris, Cherbuliez et C^e, 1839; 360 pages in-8°.



Lith. de Maurin, rue de Vaugirard 72.

A son ami Kopitar

J. B. SILVESTRE.

Silvestre

aux Slavons de ce monastère-ci, et en l'honneur de saint Jérôme et de saint Procope.»

Ces renseignements si précis laisseront peu à désirer, même à la plus exigeante curiosité. Toutefois, une critique impartiale et éclairée ne peut se dispenser de faire observer que *tous* ces renseignements ne sont pas d'un caractère absolument semblable, et n'authentiquent pas également tous les faits qu'ils renferment.

La note où ils sont contenus s'ouvre par une date, celle de l'année 1395 de l'ère chrétienne et il n'y a point de plausible motif pour en contester la véracité. Elle prouve donc que les deux portions du manuscrit de Reims existaient en leur état actuel à cette même époque, ce qui ne permet pas de fixer l'âge des deux manuscrits au-dessous de la fin du XIV^e siècle.

Le surplus de cette note ne renferme que des traditions, historiques, peut-être, mais dont son auteur n'indique pas la source, et dont il n'apporte d'autre témoignage que sa propre affirmation.

C'est lui qui nous fait savoir que la première partie de notre manuscrit, celle qui est écrite en caractères slaves cyrilliens, fut donnée par l'empereur Charles IV, roi des Romains, à un monastère slave de Saint-Jérôme et de Saint-Procope. Or, un historien de la Bohême nous apprend que ce même souverain exposa au pape Clément VI, que les moines Bénédictins slaves, survivant à la dispersion de leur ordre qui avait été accueilli en Bohême dès l'année 999, menaient dans ces régions une vie errante, et demanda en même temps au pontife romain son agrément pour fonder un nouveau monastère où seraient réunis ces pieux cénobites. Le même historien ajoute que le pape accueillit favorablement cette demande, à la condition que le roi n'érigerait qu'un seul monastère dans tout le royaume de Bohême; et des diplômes, conservés jusqu'à nos jours, nous apprennent aussi que l'empereur Charles IV, accomplissant ses religieux desseins, fonda, en effet, et dota, en 1347 et en 1349, un monastère de Bénédictins slaves, et qu'il mit cette maison de Dieu sous l'invocation de saint Jérôme. Ces témoignages historiques s'accordent donc avec les termes de la note au sujet du don que Charles IV put faire de notre manuscrit au monastère de Saint-Jérôme. L'assertion de l'auteur de la note a ainsi en sa faveur des témoignages historiques fort analogues, et qui, sans la revêtir d'un caractère absolu de certitude, lui donnent beaucoup de vraisemblance. L'écrivain certifie d'ailleurs, en 1395, des faits qui ne remontaient pas au delà d'un demi-siècle.

Il n'en est pas de même à l'égard de l'autre assertion de notre annotateur, assertion d'une haute portée paléographique, puisque, en l'acceptant dans tous ses termes, nous retrouverions ici non-seulement *le plus ancien manuscrit* slave en écriture cyrillienne, mais encore l'autographe de la main d'un saint illustre dans les fastes de l'Église slavonne, de saint Procope, qui fut vers l'an 1030 le premier abbé du monastère de Sazawa, en Bohême, fondé par Boleslas II.

Or, l'auteur de la note de l'année 1395 certifie, lui seul, un fait important qui n'avait pu s'accomplir que trois siècles et demi avant lui; car Procope, qui aurait écrit ce livre slave, et qui fut mis au nombre des saints par le pape Innocent II, était mort en l'année 1055. Il n'y a donc pas ici preuve suffisante d'un tel fait;

et comme le prix qu'on attacherait au manuscrit ne pourrait qu'être proportionné à l'antiquité extraordinaire que la note lui donne, et au respect qu'imposerait l'ouvrage de la main d'un saint personnage, il nous semble que les règles ordinaires de la critique peuvent nous dispenser de croire à l'antiquité et à la sainteté de notre manuscrit.

Nous ne pensons pas néanmoins qu'on puisse le rajeunir, comme on l'a voulu dire, jusqu'au xv^e siècle, et nous nous rangeons volontiers de l'avis du docte Kopitar qui, informé de la découverte du manuscrit de Reims, et en ayant reçu un *fac-simile*, en a porté ce jugement écrit de sa main, en forme d'annotation, sur un exemplaire de son *Glagolita Clozianus* déjà cité et appartenant à M. Silvestre, annotation qui porte textuellement ces mots : « Page X : le texte de Rheims s'est retrouvé, à Rheims même, quoique dénué de ses ornements. Ce n'est qu'un assemblage de deux manuscrits reliés l'un après l'autre (1), et de textes *différents*; tout au plus du xiv^e siècle. »

Il nous semble difficile d'infirmer un tel jugement. Les faits que nous venons d'exposer doivent servir à l'accréditer.

Il nous reste encore, au sujet du manuscrit de Reims, qui n'est pas moins précieux quoique dépouillé de toute merveilleuse tradition, à nous informer des circonstances qui l'ont amené dans le trésor de la cathédrale. Un document authentique, et de date certaine, nous donne pleine satisfaction sur cet autre point non moins intéressant de l'histoire de notre manuscrit. Il existe à la bibliothèque publique de la ville une pièce intitulée : « Inventaire des reliquaires, châsses, images, joyaux, calices, « croix, vaisseaux d'or et d'argent, appartenant à l'église et fabrique de Notre-Dame « de Rheims, fait, renouvelé et extrait sur les anciens inventaires. » On y lit ce qui suit : « *Item* un livre dans lequel sont écrits les évangiles en langue grecque et siriaque, « selon d'autres en esclavonique, du don de mon dict seigneur cardinal de Lorraine, « faict la veille de Paques 1574, icelluy couvert d'argent doré d'un coté avec plusieurs « pierres et cinq cristaux sous lesquels sont plusieurs reliques, sçavoir une croix du « bois de la vraie croix et des reliques de saint Pierre et saint Philippe apôtres, « de saint Silvestre pape, de saint Cyrille, de sainte Marthe, sainte Marguerite, de « l'esponge et de la ceinture de n^{re} Seigneur; aux quatre coings sont les figures « d'argent émaillé de l'aigle, de l'homme, du lion, et du bœuf simboles des quatre « évangélistes : le dit livre provient aussy du trésor de Constantinople et on tient « venir de saint Hierosme; et pèse six marcs, six onces. »

Il est donc certain que ce manuscrit fut donné au trésor de l'église de Reims, au mois d'avril 1574, par Charles de Guise, qui fut le célèbre cardinal de Lorraine, et qui enrichit aussi d'une université la ville de Reims, dont il était archevêque. Ce prélat avait-il reçu ce même manuscrit ou en présent au concile de Trente, ou bien d'un Grec nommé Michel Paléocappas; enfin, ce volume provenait-il du trésor de Constantinople? On a fait toutes ces suppositions, et on les a déjà examinées, mais sans aucune utile solution pour l'histoire du volume vulgairement nommé *Texte du sacre*.

(1) L'un à la suite de l'autre; (ensemble).

Il nous semble, quant à Michel Paléocappas, qu'on a fait une supposition dénuée de toute vraisemblance, en considérant ce manuscrit du sacre comme donné par ce Grec au cardinal de Lorraine. On se fonde, en effet, sur l'inventaire déjà cité des reliques du trésor de Notre-Dame de Reims, où on lit aussi ce qui suit :

« *Item* une tablette en deux fort antique dont les personnages sont faits de bois de « la vraie croix et de la chrèche de nostre Seigneur, d'un costé est représenté nostre « Seigneur et les pèlerins d'Emaüs, et de l'autre une Vierge tenant le petit Jésus : la « dite tablette est dans une custode d'argent doré... du don de monseigneur Charles « cardinal de Lorraine faict la veille de Pasques 1574. Elle provient du trésor de Cons- « tantinople suivant l'inscription grecque qui est gravée sur une lame d'argent traduite « en latin portant ces mots : *Michael Palæocappas regiam hanc sanctam iconem post ex- « pugnationem Constannopolis sub Martha monachus et ancilla regina assumens nudam, « ob metum Turcarum, sic pro sua facultate concinnavit. 1469.* » Et on raisonne ainsi : la tablette en deux, fort antique, a été donnée à l'église de Reims par le cardinal de Lorraine la veille de Pâques de 1574; le manuscrit slave a été donné le même jour par le même cardinal à la même église; monseigneur de Lorraine tenait cette tablette de Michel Paléocappas, qui la lui avait envoyée en présent avec d'autres objets précieux; le manuscrit vient donc aussi de Constantinople, sauvé de la fureur des Turcs par le zèle courageux de Paléocappas qui en fit présent au cardinal.

Mais il y a dans ce raisonnement l'oubli d'un fait chronologique qui le compromet singulièrement; car l'inscription grecque du diptyque (tablette en deux), datée de l'année 1469, dit que Paléocappas sauva cette relique en l'année 1453, qui est celle de la prise de Constantinople par les Turcs, et ce ne fut que soixante-deux ans après que le cardinal de Lorraine vint au monde, et cent vingt et un ans après encore, qu'il fit présent du diptyque à l'église de Reims.

Cette même inscription, traduite en latin et dans sa barbare latinité, n'énonce évidemment qu'une seule chose, c'est que cette même relique, sauvée *nue, nudam*, c'est-à-dire, sans ornements aucun, a été ensuite ajustée, ornée et richement montée par ce Paléocappas, selon que ses facultés le lui ont permis, et que cela fut fait ou était fait en l'année 1469. Et l'inventaire précité dit, en effet, que le diptyque est dans une *custode* (un étui) d'argent doré, attaché à une chaîne d'argent, et que l'inscription est aussi gravée sur une plaque d'argent. Voilà, en tout ou en partie, l'ouvrage de Paléocappas terminé en 1469 : il dut passer en plusieurs mains avant de venir dans celles du cardinal de Lorraine, car le prélat n'a pu ni voir ni connaître le moine grec avec lequel on l'a inattentivement mis en de si bons rapports. Ceci encore détruit une des suppositions qu'on a faites sur l'origine de notre manuscrit slave.

Il est vrai qu'on voit dans la bibliothèque de Reims un manuscrit grec contenant les commentaires de Théodoret sur le livre du *Lévitique*; on assure que ce volume, qui est orné de dessins, est l'ouvrage du même Paléocappas, que celui-ci en fit aussi présent au cardinal; et on tire ces renseignements très-précis d'une épître dédicatoire *en latin*, signée et adressée à l'illustre prélat par le savant Byzantin. Nous ferons au sujet de ce manuscrit grec les remarques déjà faites au sujet du diptyque, au sujet du

livre du sacre : le cardinal de Lorraine et le Grec Paléocappas ne se sont très-vraisemblablement point trouvés en même temps sur la terre, et nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que ce manuscrit grec de Reims doit avoir été exécuté par un *Constantin* Paléocappas, qui est connu par d'autres manuscrits grecs, dont un, possédé par la bibliothèque royale, est dédié au roi de France Henry II; et le Paléocappas qui restaura le diptyque se nommait *Michel*. Il n'y eut donc rien de commun, que la même origine peut-être, entre Michel et Constantin Paléocappas, mais à un siècle de distance, et rien du tout entre Michel et le cardinal de Lorraine, entre Michel et le Texte du sacre.

Enfin le manuscrit slave mérite-t-il aussi cette dénomination? L'examen scrupuleux des traditions et des notions qu'elles ont pu fournir ne permet pas de répondre affirmativement. L'abbé Pluche paraît être l'auteur de cette assertion sans preuves; l'inventaire du mobilier de la cathédrale, dressé en 1790, qualifie aussi notre manuscrit de texte d'évangiles à deux caractères, *servant pour le sacre*; cet inventaire fut rédigé en présence de plusieurs chanoines dont la signature peut être considérée comme une preuve de leur adhésion à cette dénomination, conséquemment de l'usage supposé du manuscrit, lequel servait réellement au sacre. Mais M. L. Pâris fait, en ce point de l'histoire du manuscrit, une sage distinction, accréditée par l'absence de tout témoignage contraire, et en voici les termes : le manuscrit slave, enrichi de précieuses reliques, pouvait être du nombre de celles que le roi baisait religieusement dans les cérémonies du sacre, et c'est pour cela que les chanoines de Reims ont pu dire que ce précieux volume *servait pour le sacre*; mais, les monarques pouvaient prêter le serment sur un ancien évangélaire latin; et en effet, un autre manuscrit sur vélin, enrichi de miniatures, dépouillé, il est vrai, de son ancienne et précieuse couverture, existe encore dans la bibliothèque communale de Reims, et il est constaté que c'est sur ce même manuscrit que les rois de France prêtaient le serment. Cette action solennelle ne s'accomplissait donc pas sur le manuscrit slave.

C'est ainsi que l'histoire du manuscrit slave de Reims, mal à propos nommé *Texte du sacre* (1), dépouillée, enfin, de toute merveilleuse conjecture, se trouve, ce nous semble, éclaircie et authentiquée aujourd'hui par les détails circonstanciés que nous venons d'exposer au jugement du lecteur. Nous aurons peu d'occasions de l'entretenir de manuscrits et de documents paléographiques d'un intérêt aussi élevé pour l'histoire littéraire en général, et pour notre histoire nationale en particulier.

Toutefois, nous ne pouvons pas oublier dans notre recueil le véritable évangélaire manuscrit touché par nos rois dans la cérémonie de leur sacre : ce volume historique sera le sujet d'une notice spéciale, et nous fournira un beau et précieux modèle d'écriture romaine.

(1) On doit donner ce titre, comme M. Louis Pâris en fait la remarque, au volume qui fut imprimé pour la première fois sous le titre de *Consecratio et Coronatio regis Franciæ*, par Guillaume Eustau, libraire et relieur de livres à Paris, en M D X.

МЦА ДЕКЪ БРА БЪА
 СТЪ ТЪ НМЦН БАРЬРЪ ЕУ ШМР

РЪ КЪ СЛЪДЪ САНДЪ ШЪ НА
 РОДИМНОЗН НОУ ГНЪТ
 АХОУ ТЪН Н ЖЕНАЪ ТЕР
 АСЖ ШН БЪТО УЕ ННЕ КР
 БЪН АЕТЪД БЪНАДЕСА
 ТЕ ИМНОГО ПРННМЪШН
 ШМНОГЪ БРАУЪНЗДАА БЪШ
 НБЪ СЕС БО ЕНМЪННЕ НННЪ
 АННО ПОДЪЗЪ О БРЪТЪШН
 НЪ ПАУЕЪ БЪ ГОРЕ ПРНШЪДЪШ
 Н СЛЪШЛЪ БЪШНО И СЪ ПРН
 ШЪДЪШН БЪ НАРОДЪ СЪЗАЖ
 АЖ ПРНКО СНОУ САРНЗАХЪГО
 ГЛЪШЕ БОАКОАЩЕ БО ПРНКО
 СНОУ САРНЗАХЪГОЕ СПЪСЕН
 АБЪДОУ НАБНЕНСАКНЪН
 СТО УЪКРЪ ВЕЕА ПРАЗОУМЪ

ТЪ БОАКО НСЦЪЛЪ ШРАНЫ
 НАБНЪ И СЪ ШТИ СНОУН
 ШЪДЪШЖЪ ШНЕ НО БРА
 ШЪСАВЪНАРОДЪ ГЛЪШЕКЪ
 ТО ПРНКО СНОУ САРНЗАХЪ
 МОУХЪ Н ГЛЪШЕ МОУОУ
 УЕ ННЦНЪГО БИДАНАРО
 ДЪОУ ГНЪТАШ ШЪТА ГЛЪШ
 НКТО САРНКО СНОУМН
 Б НОЗНРАШЕСА БНДЪТН
 СЪТО РЫШЖЪ СЕ ЖЕНАЖЕ
 ОУЕОА БЪШН САНТРЕ ПЕШУ
 ЦН БЪДОУ ШН ІЕЖЕ БЪ
 ЕН ПРНІДЕ И ПРНПАДЕ
 КЪ НЕМОУ НРЕУЕМОУ К
 АСЖНСТННЖ ІЕРЕУЕЕ Н
 АРЪЗАНДЪШН БЪРАТКО
 АС ПСЕТА НДИСЪМНРЪМ
МЦА ТГО ВЪЕ ПА СТО ОЦА
 ПРНЪ ПО НАГО ННКЖАВЪ
 ЕУ Ш ЛОРКЪ

Silvestre script.

Cirault sculpt.



397
ВПЛОТННОСТИ
 КАКО ПОВАЕ ТЬ БЕЗМАННА СВІСА
 КИМЬ ТИЩАМНЕМЬ НІСА. КІСОБЪ.
РЕ АБВ АНТОНІИ КАКОРІ БИ ЗАКН
 СМЪ ВАЮЩЕ НАСОУШНОУ МАРЮ ТЬ.
 ТАКО НМНІСН ІСХ СМЕЩЕ КРОМЪ ІЗКАН.
 СПРОС ТОЮ УЕ ДНЮ МННОУЩЕ. І КЪ БЕ
 ЗМЛЪ БНЪ НІ КРЪ ПОСТН СОСЛА БЪЮ.
 ПОБАЕ ТЬ КО КАКОРІ НІ БЪ МОРІЕ ТАКО
 ННАМЪ КІСНІ АНІЕ ТИЩА ТН СЕ.
 ІЕДАКАКО ІСХ СМЕЩЕ БНЪ ЗАБОУ
 АЕ МЪ КНОУ ТРНІ ІЕ СЪ ХРАНІЕ ННІЕ
 РЕ ПІАКЪ ІАКО СКАЕ ВЪ ПОУСТІННІ
 БЕЗМАННІ БІТВОУ ІЕ СО ТРЕ БРАНЬ
 СВОВА НІЕ СЛОУХА БЕСКАНІ ННІ
 А БНІ ІА ІЕ ДННЬ. ТЫЗМО НМА ТЬ
 СОУН СРЪНЪН. **С**ІЩЪ АРСЕ ННІЕ НІЕЩЕ
 СЫ В ПОЛАТЪ ЦРКВІНІ ПО МАН СЕ ІЗББОУ
 ІЛНІ. ГН НАСТАВНІА ІЕ КАКО СПОРСЕ.

A. Paris script.

202
СЖИВЕНЖИЗНІ СТО
 НЕЛІСНАГО НПРОКНАГО СЦА НАШЕ
 СУМЕСО НА ПРЪ СЪ БІВШАГО НАСТА
 КНИСА НОУХН ТЕЛІА. ГНА МЕНСАМАРА
 МІЦА СОУЩЕ ТЪ КНІСНІ СЕРБІСІА НІ ІЕЗЕМЛЕ
 НПОМОРСІ БІЕ. ВЛІКО ВЛБН.
ПРН ТЕ СХО ЛГО КІПН ННІТЕ ІЕЖЕНА
 НАЗЕМАННІУ Н БІЖНА МЛАНІА
 ГЛБННІ БЪ СЪКРЕННІЕ СЪСЪЗДАНІА
 ВСЕГО МІРА. МЛАНІЕМ БЕС ТТО СВОІ
 АХА. МЛАНІЕ ПІАШНІ РОУА КЪ СІСНІ
 ОУСТЪ ППРОТЪ КНІА МН ПРЪ ПРОЦЕЦАКАЕ
 ХОТЕЦА ТА ДІГТИ. ІАКО ЖЕ РЕ ПРІСІС. СЛО
 ВЕСЕ МЪ ГННІМ БНІСА ОУТЪ РІАШЕСЕ
 Н АХА МЪ ОУСТЪ ІЕЗЕК СІСА ЛІАХЪ. МНРЬ
 ВОСТКОРЕННІ ІЕМОУ АХМЪ ІЕГО СЪ ТІАМ
 ПРІЦІ ПРІКЪ КІЩАНОЩЕ ОУТЪ РІЖЕКА
 ХОУ. КІРКА ТН КЪ СТОУЮ ТРОЦЮ НІК
 ІЕАНО БІЖТВО. ПАХЕ ЖЕ НСО ПРНШЕ ТВН
 ІЕГО ХОТЕЦІНІ МЪ КНІ ТН. ВЕСЕ ОУН

A. Paris script.

Évangiles slaves

DE LA BIBLIOTHÈQUE DU VATICAN.

DANS notre Notice du beau *Missel* slave du XIV^e siècle, et dans celle qui est relative au *Psautier* de Bologne, estimé du XII^e siècle, nous avons donné une idée sommaire de l'origine des peuples et des idiomes slaves, de la conversion de ces peuples au christianisme, et de l'effet de cette conversion sur leurs usages littéraires. Les alphabets dont les diverses familles de cette origine se sont servies ou se servent encore furent la conséquence de leur nouvel état religieux; et deux systèmes graphiques principaux y prirent naissance, parce que les nombreuses populations slaves se partagèrent, quoique inégalement, entre les deux principales communions chrétiennes, l'Église grecque et l'Église latine. Cyrille inventa l'alphabet à l'usage de la première, et cet alphabet fut nommé *cyrillien*; un docteur esclavon, nommé Jérôme, voulut en donner un aussi aux Slaves latins, et il a pris de là le nom d'alphabet de saint Jérôme.

Cet alphabet est connu aussi dans le monde savant sous la dénomination de *glagolitique*; nous ignorons l'origine et l'étymologie de ce mot.

D'après les recherches relatives à toutes les parties de la littérature glagolitique, publiées il y a peu d'années par M. Kopitar (1), que nous avons déjà eu l'occasion de nommer, on doit distinguer trois époques principales dans l'usage de l'alphabet slave-glagolitique, savoir : les signes en usage dans l'imprimerie, dont le premier produit remonte à l'année 1483, année où fut publiée à Venise l'édition princeps du *Missel* slave en caractère glagolitique, livre de la plus grande rareté, dont un exemplaire existe dans la Bibliothèque impériale de Vienne. Les caractères de ce volume, spécialement employés dans l'imprimerie, sont de la forme la plus récente.

Deux autres espèces de caractères, toujours analogues, mais différents entre eux par plus ou moins de simplicité, existent dans les manuscrits, et ces différences servent à en déterminer l'époque. L'écriture des manuscrits modernes, c'est celle du *Missel* du XIV^e siècle que nous avons déjà décrite; la Bibliothèque royale de Paris pos-

(1) *Glagolita Clozianus etc.*, Vindobonæ, C. Gerold, 1836, in-4°.

sède un beau manuscrit de ce genre, exécuté sur vélin. L'écriture des manuscrits plus anciens, c'est celle-là même dont la planche jointe à la présente notice reproduit le modèle.

Cet autre alphabet slave hiéronymien est distingué des deux autres par la qualification de *glagolitique à lunettes*, tirée de ses formes très-apparentes. Il est employé dans les plus anciens manuscrits.

Celui qui a fourni le *fac-simile* joint à cette notice est un volume in-4°, en vélin aussi, qui appartient à la Bibliothèque du Vatican. Il fut acheté des Slaves-Grecs de Jérusalem par le savant J. S. Assemani, pendant son voyage au mont Liban.

Le volume contient les Évangiles de l'année et des saints, en langue slave ecclésiastique, dialecte bulgare. Il est suivi du Calendrier des saints et d'instructions diverses sur les principales cérémonies de l'Église.

L'opinion des savants en cette matière varie sensiblement sur l'âge du manuscrit : selon les uns, il remonterait au xi^e siècle, et c'est l'opinion exprimée en tête de notre planche. Cependant nous avons sous les yeux l'avis de M. Michel Brobowski, chanoine de Vilna, qui n'estime ce manuscrit que du xiii^e siècle, se fondant particulièrement sur ce que le texte des Évangiles se rapproche avec évidence de l'ancien texte imprimé au xv^e siècle, circonstance qui semble d'un grand poids au docte chanoine, ainsi que certains signes orthographiques qui donnent plus de rudesse à la prononciation, et il se fixe sur le xiii^e siècle, quoique certaines fêtes, du nombre des dernières établies dans l'Église slave, ne soient pas inscrites dans le ménologe qui fait partie de ce manuscrit.

Il ne nous appartient pas d'intervenir dans une si difficile contention : nous ajouterons seulement une remarque plus utile au but essentiel de notre recueil paléographique, et la voici : Le manuscrit du Vatican ne permet pas d'admettre, comme un principe absolu, que l'alphabet glagolitique hiéronymien, simple ou à lunettes, fût à l'usage exclusif des Slaves latins ; notre manuscrit en effet, quoique exécuté en caractères de ce dernier alphabet, est rédigé et classé dans l'ordre assigné par la liturgie du rite grec : circonstance remarquable d'où M. Kopitar, qui croit le manuscrit du xi^e siècle, a conclu que l'alphabet glagolitique à lunettes fut, dans les temps anciens de l'Église chrétienne-slave, à l'usage des deux rites à la fois.

Dans toute supposition, le volume qui a fourni le sujet de notre planche est un des plus anciens et des plus précieux dans cette classe de documents paléographiques.

Quelques lignes en écriture glagolitique à lunettes existent dans un manuscrit latin de la Bibliothèque royale (n^o 2340), et c'est de ce fragment que les Bénédictins avaient tiré l'alphabet de cette espèce, qu'ils nomment bulgare, et qui fait partie de leur Nouvelle Diplomatique (1).

(1) Tome I, page 708, planche XIII, col. IX.

Psautier de Bologne.

COMMENTAIRE DE SAINT ATHANASE.

ON trouvera dans la Notice relative à un autre manuscrit slave, qui est un Évangélaire, quelques renseignements sur l'origine de l'alphabet slave, et sur l'époque où il fut introduit, avec le christianisme, parmi les peuples qui appartiennent à la grande famille de ce nom.

L'Évangélaire dont nous parlons est remarquable par sa belle exécution graphique: on ne peut pas faire le même éloge du manuscrit d'où est tiré le modèle reproduit par notre planche.

Ce manuscrit appartient à la Bibliothèque du Monastère de S.-Sauveur de Bologne. Il contient le Psautier traduit en langue slavonne, écrit en caractères slaves cyrilliens; le texte du Psautier est accompagné d'un Commentaire allégorique en ce même idiome, qu'on croit être traduit du grec, et avoir été composé par saint Athanase, patriarche d'Alexandrie au IV^e siècle.

Le cardinal Antonelli, qui a publié, dans le siècle dernier, l'*Exposition* de ce même père grec sur les *Psaumes* (1), a parlé fort au long dans sa préface de cette version slave de ce Commentaire, a donné un *fac-simile*, peu fidèle, du manuscrit, et a considéré ce Commentaire comme inédit, quoiqu'il existe, du texte grec original, des manuscrits à Vienne et à Madrid. La Bibliothèque royale de Paris, riche en manuscrits des ouvrages de saint Athanase, n'en possède cependant aucun de ce Commentaire.

Quoi qu'il en soit, le Manuscrit slave de Bologne est un véritable monument paléographique dans une série de productions graphiques assez rares, même dans la partie de l'Europe, qui est leur véritable patrie.

Ce manuscrit porte en effet dans une note le nom des copistes qui l'ont exécuté, l'indication du pays et de l'époque précise où il a été écrit. Cette note se lit au *verso* du 126^e feuillet (1^{re} colonne), elle est aussi en slave, et le savant directeur de la Bibliothèque impériale palatine de Vienne, M. B. Kopitar, a bien voulu nous en communiquer une traduction latine, qui signifie, en français :

(1) Rome, 1746, in-folio.

« Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs Joseph, Tichota et Béloslav, qui ont écrit ce livre avec l'aide de Dieu et de la mère de Dieu, Marie toujours vierge. Il fut écrit dans le village de Ravno, près la ville d'Achride, sous le règne d'Assan, roi des Bulgares. »

Cette note nous apprend en effet que le volume a été exécuté dans un village voisin d'Achride, ville de la Bulgarie et qui fut, dit-on, la patrie de l'empereur Justinien, par trois écrivains qui se nomment, et sous le règne d'Assan, roi des Bulgares.

Trois rois de cette région reculée portèrent ce nom, et la note ne donne aucun moyen de se fixer avec certitude sur celui de ces trois princes dont nos écrivains furent les contemporains.

Le premier, se détachant de sa fidélité envers l'empereur de Constantinople, se fit proclamer roi des Bulgares, en l'année 1186. Dans ce temps, les Bulgares, tribu tartare, venue des environs de Kasan, étant mêlés depuis plus de six siècles avec les Slaves danubiens, en avaient en partie adopté la langue, et avaient étendu leurs conquêtes sur les contrées voisines. Le christianisme aussi en avait pris possession, et les Bulgares l'avaient adopté à l'imitation des Slaves qu'ils avaient conquis, et qui étaient plus nombreux que leurs vainqueurs. Les Bulgares adoptèrent en même temps l'écriture du pays où l'alphabet cyrillien était d'un usage général. Depuis la déclaration du schisme, cet alphabet était devenu celui de la liturgie, de la langue de la religion, comme il l'est encore de nos jours en Russie, où il est réservé à ce même usage; et si les Bulgares se servaient vulgairement d'un alphabet quelque peu différent, ils conservèrent l'alphabet cyrillien pour leurs textes religieux.

Ces circonstances ne nous fournissent aucun motif pour décider parmi les trois rois bulgares nommés Assan ou Asan, quel est celui que les écrivains de notre Manuscrit ont entendu désigner. Le premier régna de 1186 à 1195, le second de 1215 à 1242, et le troisième avant 1271. M. Kopitar attribue notre Psautier slave au temps d'Assan I^{er}, à la fin du XII^e siècle; nous n'avons aucune raison de contredire un aussi savant homme en pareille matière.

Sa note précitée nous apprend aussi qu'on remarque au *verso* du 157^e feuillet de ce manuscrit, quatre lignes où le copiste, oubliant qu'il écrit en caractère cyrillien ou de saint Cyrille, a employé les caractères *glagolitiques* ou de saint Jérôme : nous aurons l'occasion de mettre sous les yeux de nos lecteurs de beaux modèles de cet autre système d'écriture qui fut à l'usage spécial d'un des peuples de l'Europe orientale.

Évangélaire Slave

DE LA BIBLIOTHÈQUE DU VATICAN.

CE volume est écrit sur vélin, à deux colonnes, en langue slave et en caractères cyrilliens. On trouvera dans la description d'un autre Évangélaire slave, appartenant à la Bibliothèque impériale de Vienne, et dans la Notice sur un autre volume écrit dans le même idiome, mais avec un alphabet différent, les notions nécessaires pour avoir une idée exacte des circonstances relatives à l'introduction de l'usage de l'écriture chez les Slaves, des causes de l'invention des alphabets différents qu'ils adoptèrent; car la différence en quelques points de certains dogmes religieux a créé aussi et entretenu parmi les chrétiens slaves cette différence entre leurs alphabets usuels pour le même idiome.

En général, l'alphabet cyrillien, tel qu'il est employé dans notre fragment, est celui des Slaves de la communion grecque; avec quelques modifications, il est devenu l'alphabet russe vulgaire. L'alphabet hiéronymien, spécialement nommé glagolitique, et qui se subdivise en glagolitique à lunettes, est celui des Slaves latins, mais non pas sans exception.

Le manuscrit en caractère cyrillien, qui a fourni le sujet de notre planche, appartient à la Bibliothèque pontificale du Vatican; il contient les leçons des Évangiles pour tous les dimanches de l'année, selon la liturgie de l'Église grecque, commençant par le dimanche de Pâques, et finissant avec le samedi saint, et dans le même ordre que celui que donnent les ménologes manuscrits et imprimés. Le calendrier qui se trouve à la fin du manuscrit commence au contraire par le 1^{er} septembre, comme l'exige le calendrier de l'année civile grecque, qui s'ouvre par le 1^{er} jour de ce même mois, les années se supputant selon l'ère dite de Constantinople, dont le point initial est le commencement du monde, ou plutôt une opinion sur une époque de la création du monde considérée comme certaine, et qui arriva 5508 ans avant la première année de l'ère vulgaire. Les Slaves avaient adopté cette ère avec le calendrier, l'alphabet et la croyance des chrétiens grecs; et l'usage de cette ère n'a été abandonné par les Russes que sous le règne de Pierre le Grand.

Deux opinions différentes ont été émises sur l'âge du manuscrit slave qui est le sujet de cette notice. Le savant orientaliste Assemani l'a cru du xi^e siècle, et il a fondé son sentiment sur ce qu'on ne trouve inscrite, dans le calendrier qui fait partie de ce manuscrit, la fête d'aucun des saints qui ont vécu après le xi^e siècle. Un docte professeur de Wilna, au contraire, a jugé ce volume du xiii^e siècle, parce qu'on trouve dans son texte de modernes leçons qui ne se lisent point dans les manuscrits réellement anciens : et cette raison, de très-grand poids en critique philologique, doit faire adopter l'opinion du professeur Bobrowski.

L'aspect du manuscrit porte aussi à se ranger de son avis; l'écriture en est vulgaire, quoique régulière, ferme et bien rangée; il s'y révèle une certaine perfection, particulière aux siècles où l'avancement de l'état politique de la nation slavo-grecque avait plus généralement répandu le goût de la lecture, multiplié les copistes, et avait amené de la rivalité de leur profession une moyenne perfection commune qui suffisait au goût public, et excluait habituellement une excessive recherche et les riches ornements, qui, au contraire, étaient indispensables quand les moines seuls étaient les copistes, travaillant pour l'honneur de leur monastère ou des princes qui les protégeaient. On pouvait alors ne faire que des chefs-d'œuvre, parce qu'on n'avait rien à produire pour l'usage du vulgaire. Plus tard, quand on travailla pour un plus grand nombre de classes, il fallut aussi des productions médiocrement parfaites et surtout dénuées de tout luxe dispendieux, sans toutefois renoncer à une élégante exactitude.

Notre manuscrit nous semble être de cette classe. L'Église grecque florissait à l'époque qui lui est assignée; les Paléologues régnaient à Constantinople; les affaires ecclésiastiques tenaient une grande place dans l'ensemble des affaires publiques; on essayait encore les perpétuelles unions des deux communions chrétiennes; l'empereur en signait l'acte avec confiance au mois d'avril de l'an 1277, et il envoyait sa soumission au pape Martin IV, qui ne croyait guère à sa sincérité. Toutes ces circonstances ainsi que la richesse des monastères dans tous les pays de la langue slave, devaient concourir à multiplier les manuscrits qui, comme l'Évangélaire du Vatican, se distinguaient par une exécution soignée sans ornements extraordinaires. Nous l'assignons donc au xiii^e siècle avec le savant professeur de l'université de Wilna.



И ВЪ ПОНЕ · Н · СЪ
ШЕ Т В Н Е С Т Г О Д Х А
И Е У · ѿ М А · Г Л А · Р П А ·

Е У Е Г Ъ Б Л Ю Д Ъ Т Е
С Е Н Н Е Н Е Б Р Ъ
З Ъ Т Е ѿ И Д Н О К М Ъ
ѿ М А Л Ы Х Ъ С Н Х Ъ
Г Л Ю Б О К А М Ъ · Г А К
А Н Г Л И Н Х Ъ М А Н Е
Б С Ъ Х Ъ К С Е Г Д А К Н
Д Е Т Ъ Л Н Ц Е ѿ Ц А М Ъ
И Г О Н Е М А Г О · П Р Н Д
Б О С Н Ъ У Л В У Ъ С К Ъ К Ъ
З Н С К А Т Н И С П С Т Н
П О Г Ы В Ъ Ш А Г О · У Т О
С Е М Н Н Т Ъ К А М Ъ · А
Щ Е Б О У Д Е Т Ъ У Л К О У
Н Ъ К О И Е М О У · Р · ѿ В Ъ
Ц Ъ · Н З А Б Л О У Д Н Т Ъ

И Д Н И А ѿ Н Н Х Ъ · Н Е
ѿ С Т А К Н Т А Н Д Е К Е Т Н
Д Е С Е Т Ъ Н · ѿ · М А Г О Р А
Х Ъ · Н Ш Ъ Д Ъ Н Ц Е Т Ъ
З А Б Л О У Д Ъ Ш Е И Е · Н
А Щ Е ѿ Б Р Ъ Щ Е Т Ъ Ю ·
П Р А В О Г Л Ю К А М Ъ Я
И С О Р А Ж Е Т Ъ С Е ѿ Н Е Н П А
У Е · Н Е Ж Е ѿ Д Е К Е Т Н
Д Е С Е Т Ъ Н · ѿ · Н Е З А Б Л
А Н К Ъ Ш Н Х Ъ · Т А К О Н
С Т Ъ К О Л Е П Р Ъ Д Ъ ѿ Ц Е
М Ъ В А И М Ъ Н Е Н Ъ М Ъ
А П О Г Н Е Н Е Т Ъ И Д Н
Н Ъ ѿ М А Л Ы Х Ъ С Н Х Ъ ·
А Щ Е Ж Е С Ъ Г Р Ъ Ш Н Т Ъ
К Т Е Б Ъ Б Р А Т Ъ Т К О Н ·
И Д Н ѿ Б Л Н У Н Н · М Е
Ж Ъ С О Б О Ю Н Т Ъ М Ъ И Е
Д Н Н Ъ М Ъ · Н А Щ Е Т Е
Б Е П О С Л О У Ш А Е Т Ъ ·
П Р Н ѿ Б Р Е Щ Е Ш Н Б Р А ·
Т А Т К О И Е Г О · А Щ Е Л Н
Т Е Б Е Н Е П О С Л О У Ш А Е



Стра. гла. ѿ. Ксѣриюю пѣ. іслова снѣсржкѣ. те
бе хѣ приносилъ. ѿ коі зволн. поцналовати насъ.
кѡскрѣнь радн:

Г҃И Г҃И НЕ ѿ ВЕРЗИ **БѢ С Т О У Н З Ъ Ъ Р А В Ъ**
НА СЪ. ѿ ТВО ЕГО **Н . Н Г О Ж Е Н Л О Ж Ъ Ш Н .**
АНЦА. ПО ИА КО Н **І А К О М Т Н М О Л Н С А .**
ЗВОЛН. ПО ЦНА **С Ъ П О Д О Б Н Т Н С А Х Ѣ**
ВАТННА КѡСКРѢ **Т В О Е М А С Л А В Ъ Т Н .**
НЬ РАДН:

РАДУ СЯ С Н ѿ Н Ѣ .
СТА А П Ѣ Т Н Ц Р К Ѣ **В Ъ Н Е К Ѣ С К Р Ѣ В І А**
ЦІ З . Б Ъ Е К С Е Л Ѣ **Г Л А . Н . П Ѣ . А . Ц М О . ѿ Р О У Ж :**
Н Ъ Е . Т Х І К О П Р Н

Ѹ Т З П Р Н Ж Е О **Д Ъ С Е С Н Л Ъ Н О У Х В Ѹ Б О**
СТА В Л Ѣ Н Ъ Ѹ **Ж Ъ С Т В О У . К А К О Н Е Д Н**
Г Р Ѣ Х Ѹ В Ѣ . К Ѹ **В Н М Ѣ С А . ѿ С Т Р Ѣ Н Б О**
СК Р Ѣ Н Ъ Р А Д Н : Ѹ **К С Ѣ М Ѣ . В Ѣ Р Н Ъ Н М Ѣ**
Б О З Ц Р К Ѣ Б Ѣ С А **Б Е С Т Р Ѣ Н І Е . Н Н Е Т Л Ѣ**
КА . О У С Т Н А Ц Н **Н Н Е Т О У А Ц А . ѿ Р Е Б Р А**
У Т А Ц Н Ѹ С П Ѹ Н **Ж Е С Т Г О . Н С Т О У Н Н К А**
МО . А В Ц І Ю У Т І Ю . **Б Е С Ѣ М Ъ Р Т Ъ Н А К А П Л Ю**
Ц Ѣ Л О М А Р Ѣ Н Ц І М Ѣ **Ж Н Ц Ъ . Б Л Г О Б О М**
С І М І С Л О Ц Ъ Б Л А **З Н Ъ Н О К Е Е У Т Ѣ І . П Ѣ П Р Н Н Е Е Ѣ Ц І З .**
Ж Н Ц Ъ . Б Л Г О Б О М

Silvius. script.

A. Patin. sculpt.



Missel

DE L'ÉGLISE SLAVE LATINE.

L'ÉGLISE chrétienne slave est divisée en deux rites, le rite grec et le rite latin, ce dernier étant adopté par une population infiniment moins nombreuse que ne l'est la population slave grecque.

A l'imitation des Bulgares, les Croates se convertirent au christianisme vers le ix^e siècle, par l'influence des prédications et du zèle des missionnaires que Charles le Chauve leur envoya en 866, et par l'entière protection de l'empereur d'Orient et du pape Nicolas I^{er}. Constantin et Methodius furent leurs premiers apôtres. Le moine Methodius avait été appelé comme peintre par Bogaris, roi des Bulgares, qui voulait faire décorer son palais : le moine grec y peignit le jugement dernier; le sujet frappa profondément l'esprit du roi, et il se fit baptiser. Les deux apôtres continuèrent leur mission avec de grands succès; appelés à Rome, ils y furent sacrés évêques. Toutefois, les Bulgares cédèrent aux libéralités de l'empereur Basile, et se réunirent à l'Église grecque; mais d'autres peuplades restèrent latines, et c'est à cette séparation que l'on rapporte l'invention du nouvel alphabet slave dont notre planche offre un beau modèle. Il résulta de cette invention, que l'alphabet cyrillien (voyez la notice intitulée Évangélique slave du Vatican) demeura à l'usage des Slaves grecs, et que l'alphabet nouveau fut celui des Slaves latins.

On raconte qu'un docteur théologien, Dalmate de nation, et nommé Jérôme, en fut l'inventeur, qu'il s'en servit pour écrire une traduction en langue slave des livres saints ou des livres liturgiques, et qu'il l'accrédita ainsi parmi ses contemporains, l'ayant composé à l'imitation des lettres hébraïques et grecques(1). Cet alphabet a été aussi attribué à saint Jérôme, mais sans aucun motif plausible; et il est à présumer que la position géographique des lieux a autant contribué à l'usage de deux alphabets différents pour écrire la même langue parlée dans tous, que cette volonté, dont les exemples sont si fréquents dans l'histoire des sectes religieuses, d'avoir pour l'usage de chacune d'elles un alphabet particulier, un alphabet orthodoxe, essentiellement

(1) Guill. Postel, *Linguarum duodecim, characteribus differentium, Alphabetum*; Parisiis, 1538; in-4°.

différent de celui des autres sectes, des autres rites qui sont condamnés et proscrits de tous côtés avec une si cordiale réciprocité.

L'alphabet employé sur notre planche porte aussi les noms d'alphabet glagolitique, esclavon, boukonitza; la bizarrerie des ornements dont ses signes sont surchargés en rend l'usage difficile; l'examen le plus attentif ne découvre aucun système de type, aucune analogie de formation dans ces divers signes; quelques lettres grecques y sont plus ou moins défigurées à dessein; le reste est pleinement arbitraire et surchargé de traits irréguliers, qui ne paraissent supportables qu'en comparant ces lettres à celles du même alphabet glagolitique à *lunettes*, dont nous reproduisons aussi un modèle.

L'histoire de l'alphabet glagolitique en fait l'usage contemporain de celui du Slave cyrillien : telle est l'opinion de M. Kopitar, dont les savantes recherches nous fournissent aussi l'histoire du manuscrit d'où le sujet de notre planche a été tiré (1).

Ce manuscrit est un Missel qui est écrit de la main du comte de Novak, chevalier au service de Louis le Grand, roi de Hongrie. Il est en langue slave littérale; mais on reconnaît une diction vulgaire dans une souscription qui nous apprend, d'après la traduction de M. Kopitar, que, en l'année 1368, Novak, fils du comte Pierre, a écrit ce volume pour le salut de son âme, et pour qu'il soit donné à l'Église, priant les prêtres et les diacres qui officieront avec ce missel, de ne pas oublier l'écrivain dans leurs prières.

Toutefois, ses intentions ne furent pas entièrement remplies, et nous lisons dans une autre souscription que, en l'année 1405, Antoine étant patriarche d'Aquilée, ce même manuscrit fut acheté du comte Pierre, fils du comte de Novak, au prix de quarante-cinq pièces d'or, aux dépens du trésor de l'église de Sainte-Hélène et Saint-Pierre de Nugla (en Istrie, diocèse d'Aquilée.)

Ainsi, ce volume, qui fut écrit en Croatie dans l'année 1368, qui fut vendu en Illyrie dans l'année 1405, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque impériale de Vienne.

On considère comme le plus ancien monument de l'écriture glagolitique un Psautier du XIII^e siècle, qui est écrit sur vélin.

Mais le plus curieux monument qui existe en idiome slave et en caractère à la fois cyrillien et glagolitique, est sans contredit le célèbre manuscrit de Reims, nommé *Texte du Sacre*, et qui servait, dit-on, aux cérémonies du sacre des rois de France dans la cathédrale de Reims; singulière destinée d'un Évangélaire en langue slave, rapporté de Constantinople en l'année 1204, et qui est préféré à tous les livres de la liturgie de l'Église latine pour l'inauguration religieuse des rois français!

L'alphabet glagolitique se trouvera dans la série de ceux qui sont le plus différents de l'alphabet latin.

(1) Glagolita Clozianus, etc., Vindobonæ, Gerold, 1836; in-4°, pag. xiii.

Chronique Grecque Byzantine,

TRADUITE EN LANGUE BULGARE.

LE texte reproduit par la planche jointe à cette notice est tiré d'un manuscrit qui contient la traduction en langue bulgare d'une chronique écrite en langue grecque moderne. C'est celle qu'un savant Byzantin, Constantin Manassès, rédigea vers le milieu du XII^e siècle, et dédia à Irène, sœur de l'empereur Alexis Comnène. Cet *Abrégé historique* (c'est son titre) embrasse tous les temps depuis le commencement du monde, selon les chrétiens grecs vraisemblablement, jusqu'à l'année 1081 de l'ère chrétienne. L'auteur s'est donné la peine, ou le plaisir, de l'écrire en vers politiques.

Ce trait d'imagination, bien propre à caractériser l'esprit de notre chroniqueur, nous épargne toute surprise en apprenant qu'il composa aussi un roman sur les amours d'Aristandre et de Callisthée, dont les fragments qui restent ont été publiés, en 1819, par notre illustre philologue, M. Boissonade. L'*Abrégé historique* devait figurer de droit dans la collection des écrivains byzantins; il s'y trouve, en effet, et dans l'édition du Louvre, avec la date de 1655, après avoir été antérieurement publié à Bâle et à Leyde.

Les guerres des Bulgares contre l'empire grec sont décrites dans l'ouvrage de Manassès : il devait donc intéresser les Bulgares, liés, d'ailleurs, avec les Grecs par la communauté de leur croyance religieuse.

D'origine tartare, venus des bords du Volga, ils passèrent le Danube au commencement du VI^e siècle, subjuguèrent plusieurs tribus slavonnes vers la fin du siècle suivant, et subirent, en s'établissant au milieu d'elles, l'influence de leurs idées, de leur langue, se firent chrétiens avec elles, et adoptèrent aussi l'alphabet slave de saint Cyrille, tel qu'il est employé dans le texte de notre planche. La puissance des Bulgares s'accrut jusqu'aux premières années du XI^e siècle : l'empereur Basile II l'ébranla alors dans ses fondements; les Ottomans l'anéantirent pour toujours dès la seconde moitié du XIV^e siècle.

La langue des Bulgares, unie par la plus étroite filiation à la langue serbe, l'est aussi à l'esclavon et au russe, et appartient ainsi à la branche serbo-russe ou branche des Slaves de l'est, de la langue mère de tous les idiomes slaves.

Le dialecte employé dans notre manuscrit est l'ancien slave proprement dit, celui que la religion a consacré à son usage, et que la piété publique a réservé pour la liturgie. Cet ancien idiome, qui s'est conservé surtout parmi les Slaves de la communion grecque, a néanmoins subi l'influence inévitable des localités, et les savants slavonistes de l'Allemagne reconnaissent sans effort cette influence, comme, malgré l'uniformité fondamentale des signes de l'alphabet, ils distinguent si un manuscrit a été copié par un Bulgare, un Servien ou un Russe.

Notre manuscrit est de la main d'un Bulgare, et il fut écrit vers le milieu du XIV^e siècle : ces deux indications paléographiques sont tirées du manuscrit lui-même, car il est dédié au roi des Bulgares, Alexandre, qui fut l'un des partisans de l'empereur Jean Paléologue, et qui mourut en l'année 1350.

Le volume se recommande par une exécution soignée, par ses rubriques en rouge, et les capitales initiales de même couleur. Les caractères de l'écriture, en tout conformes, pour le fond, à l'alphabet inventé par saint Cyrille, sont massifs, élégants, à queues prolongées se terminant en pointe, à montants rectangulaires non tranchés; cette écriture, presque distincte, accentuée, est accompagnée de quelques signes de ponctuation; quelques mots y sont abrégés.

Une vignette coloriée orne la page de notre *fac-simile*. On y voit, auprès d'une église d'architecture fort simple, un personnage étendu sur un lit; celui qui l'assiste au chevet paraît l'aider à se mettre sur son séant; un troisième personnage présente au premier des images, vraisemblablement peintes, des portraits de saints, reconnaissables à l'auréole qui environne leur tête, et le nom de Théophile qui se lit au-dessus de cette scène, autorise à croire que son sujet fait allusion à la haine très-prononcée contre les images du Sauveur et de ses martyrs, que manifesta l'empereur Théophile, fils de Michel II, parvenu au trône en 829, et mort en 842. L'histoire dit, en effet, qu'il persécuta les catholiques, et la chronique de Manassès, dont notre manuscrit est une version en bulgare, mentionne expressément les effets de la haine furieuse de Théophile contre les images.

Notre manuscrit appartient à la bibliothèque pontificale du Vatican; il porte le n^o 2 dans le catalogue où il est inscrit.



Црѣво мнѣханоу сѣа Феѡфнлоуа:
Прѣнтнже хотаркѣ ж тлѣннѣаѣ ж цѣсѣва.
 нже въскѡмоу ѡбложеноу тлѣсто то
 ж мрѣтѣвны ж плѣтн, немоуцнѡѣсть
 не прѣнтн. нападаетѣ ѡѣсть стѣво,
 скорбѣ разроушенїе, дългѣ просѣщн:
 вѣнцѣмъ ѡубо мнѣханоу крашае тѣ
 вѣна своѣго. ѣще ѡ троїца млада жѣща
 въ засто мѣ юное же ѡ троїца достѡн
 носѣматрѣ ж, ѡбѣщнцнѣмоу бытн
 повелѣмъ трне гоуа ѡбытн ѣнстронте
 прсе мѣ мнѣханоу црнн прнмѣ трне го. крѣ
 шжѣ вѣгаре. ѡ то нже до ннѣ дѣ. ф ѣа



XIV. SIÈCLE Slave.

Cover of the 107th page of the Slavonic Evangelium of the Vienna Bible.

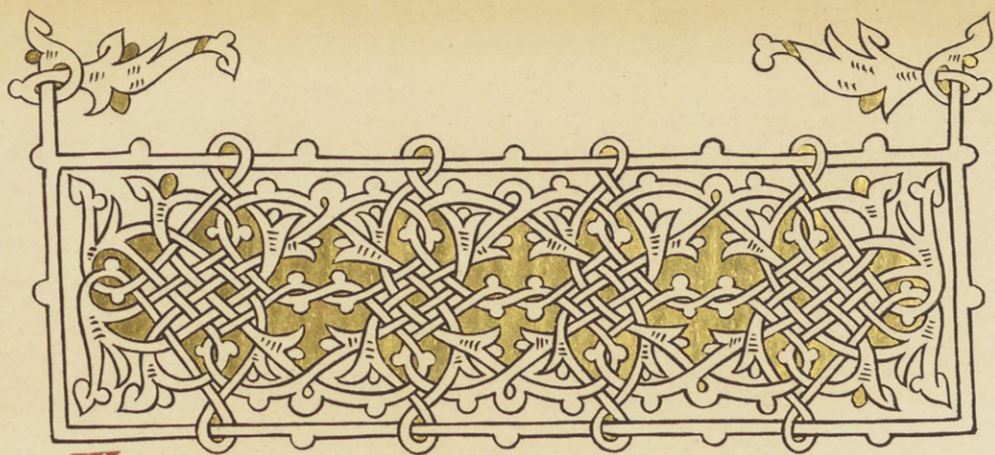
Appartenant à M. Kopitar. (Vienne.)



XVI SIÈCLE Slave.

Page du Livre des quatre Evangelistes, Ms. S. Slave.

Bibl. Royale de Paris, N° 5.



МѢСѢЦЪ РОЖДЕСТВЪ

ВАНІЕ. ГЛАВА, А. РОЖДЕСТВО
УТНАГО ПРѢСТАВЛЕНІЯ НА МОРГІИ.

ДОНЕЖЕ ОУБОМНѢША
УАШАЮЩИ ПОВѢСТЬ
ОИЗВѢСТВОВАНЫХЪ
ВЪ НАСЪ ВЕЩЕХЪ. ЯКО
ЖЕ ПРѢДАША НАМЪ
ЖЕ И СПРѢВАСА ДО ВИДЦИ И
СЛОУГЫ БЫВШЕ СЛОВЕСИ. ИЗ
ВОЛНСА И ДНѢ ПОСАДОВАВ
ШОУ ВЪШЕ ВЪ СѢХЪ И СЛЫТНО
ПОРАДОУТЕБѢ ПИСАТИ ДРЪЖА
ВНЫИ ФЕОФІЛЕ. ДАРАЗ ОУМѢ

за
а

ка



XV^e SIÈCLE Slave.

32^e folio d'un Missel de l'Eglise Russe.
(Bibliothèque du Vatican, N^o 4)

С^{ТСА}
ЩЕННИКЪ ПРЕКЛОУМЛІ:
ГЛГО ДРНМТАЦРН
НЕВНДНМЫН. ГЛГО
НЕНУЕТЕПНОЮТН
СНЛОУВСТЪСА ТЪТЬ
СТВОВАЛЪЕСН. НМНО
ЖЪСТВОМЪМАТНТВОЕ
И СЪНЕБЫ ТІАВЪБЫТІЕ
ВСАПРНВЕДЪ, САМЪВЛГО
СНЕБЕСЪПРНЗРННАПРЕКЛО
НШАТЪТЪ ГЛАВЫСВОЯ.
НЕБ СЪПРЕКЛОНИША ПЛОТН
И КРОВИ. ПОТЪ ТЪСТРАШНО

XVI^e SIÈCLE Slave.

62^e d'un Antiphonaire de l'Eglise Russe.
(Bibliothèque Royale de Paris.)

ГЛА . П .
КАГО КЪЩЕНІО **ГО**
ШЕВІМЪ ТЪ МІИ ИИИ
МЪ КАНІИШИ ПЕТЕХ МІА
ИИМЕ РОМІА ИЕВЪРНІХЪ
ОУСІА МІЕ КЪРНІХЪ КОТЕ
РА МІЦКІ ИМОЛІНО ГЛГО
АНГЕЛА БОСАКА ДУШЕ РАНО
С ПІИЕ КОПИО ЦЕ РАНО
И СЪ ШРАДІВ АНІА МІ
СПОДЪ С ПІАКОЕ . **ВІИ**
ГЛА ГІСПОДЪ ИМІА СД
НАМЪ СУСТА ПІИТЕ ПРА
С ПІИИЦА ИИ СЕЛД ЦЕСД
ЦРИ И ДІИ ПЕ КОЗНЕЛІ
ХІМЪ ХРІСТА СІА ІЕМЪ
И КЕНІ . П .
ИИИ МЪ ВІИИ ИИИ МІ
СІИ ОУ ЦЕ ВЛАГІСІИ КЕНІ
ГРДІИ И ИИИИ ГОСПОДА
СІА СІА ИИИ ГІИ . **КІАГО ИІО**
РАДОНІА Ц АРІИ ИИИ МІ
ТІЕРІА ИИИ К А М І С І А
ІА ИИИ К А Д О П Р О Г Л А С І А
І А І И Т І А І И І И І А ОУ С І А
МОУ Д І Ц А С І А ИМОУ Д І Ц А
І И К Е І К І С І А М І А Д С І А
І И О ИИ О ОУ М І Е П І И Е
РАЗОУ М А В Е Д І Ц А П І И І С І О
РО М І Е С Т В А Р А З ОУ М Ъ П І И
І И І М І Е П І А С О Г Л А С І И І
С І А В І И М А . **ПРЕОБРАЖЕНІО**



Évangélaire

DE LA

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE VIENNE.

L'ouvrage qui a fourni le sujet de notre planche, intitulée *Écriture slavonne*, appartient à une littérature généralement peu connue dans l'Europe méridionale, quoiqu'elle se rattache à l'histoire d'une famille de peuples et d'une famille de langues, sans égales par leur nombre comme par leur influence.

La race slave est en effet répandue sur une étendue de pays égale à la sixième partie de la surface habitable du globe; ses antiquités historiques remontent jusqu'aux Sarmates, ennemis implacables des Scythes et des Romains : sa renommée dans les temps modernes se confond surtout avec celle de l'empire de Russie.

La langue primitive des Slaves est la mère d'un grand nombre de dialectes, répandus parmi ces peuples de même origine. On divise ce tronc antique en trois branches principales, la russo-illyrienne, la bohême-polonaise, la germano-slave, et chacune d'elles en un assez grand nombre de dialectes essentiellement différents les uns des autres, sans rien perdre, toutefois, de l'air de famille qui leur est commun à tous.

Les alphabets qui servent à écrire ces dialectes sont également variés, et plus ou moins éloignés du type primitif, l'alphabet slave proprement dit; c'est celui qui est employé dans le texte de notre planche.

Il ne remonte pas au delà du ix^e siècle de l'ère vulgaire. Le christianisme fut introduit alors parmi les Slaves; deux Grecs l'y prêchèrent, et, voulant écrire les livres saints dans la langue des nouveaux convertis, ils leur donnèrent un alphabet dont l'alphabet grec de l'époque fut le premier fondement.

L'alphabet slave fut donc composé des vingt-quatre signes de l'alphabet grec, et d'un nombre un peu moins grand d'autres signes, nécessaires pour exprimer des sons et des articulations étrangères à la langue grecque, et particulières à la langue slave; on l'appelle alphabet de Cyrille, cyrillien ou *Chiwirilizza*, du nom du personnage qui l'inventa.

On fait remonter jusqu'à l'année 996 le plus ancien texte écrit avec cet alphabet;

(ÉVANGÉLAIRE DE VIENNE.)

c'est une inscription qui se voit dans la nouvelle église de Kief, et qui fut recueillie des ruines de l'ancienne. On conserve à Saint-Pétersbourg, et dans les monastères grecs du mont Athos, des manuscrits liturgiques de la même écriture, et datés de l'année 1056.

Enfin, cet alphabet constitua le système d'écriture nationale en Russie jusqu'au règne du czar Pierre le Grand, qui porta aussi ses grandes vues sur le système graphique usité dans son empire, et réforma l'alphabet slave, en retranchant les lettres qui faisaient double emploi, parce que, diverses de forme, elles exprimaient néanmoins le même son, et en donnant à la forme générale de tous les signes plus d'élégance.

Un fait est digne de remarque dans la constitution de l'alphabet slave : chaque signe a un nom; ce *nom* est un *mot* de la langue, ayant sa signification propre, et ce mot écrit a pour premier signe la lettre même à laquelle il sert de dénomination. Ainsi, en l'année 865, le Grec Cyrille avait pensé à notre méthode des temps modernes, qui a pour objet de faciliter l'enseignement de la lecture, en rappelant par un signe quelconque, oral ou figuré, le son même de la lettre. Des esprits, peut-être trop pénétrants, ont même trouvé plusieurs phrases régulières dans l'ensemble de ces dénominations des lettres de l'alphabet slave, rappelant en ceci ce que firent plus anciennement les habitants de l'île de Chypre, qui, pour honorer l'empereur Auguste, composèrent une belle phrase de douze mots, et remplacèrent par ces douze mots les noms des douze mois de leur calendrier.

On cite encore parmi les plus rares monuments de la langue slave, écrits avec l'alphabet employé dans notre manuscrit, le Code de Yaroslof, du commencement du XI^e siècle, le Testament de Vladimir Monomaque, mort en 1126; le poëme d'Igor et la célèbre Chronique de Nestor, qui sont aussi du XII^e siècle. Tous les livres imprimés en Russie jusqu'à Pierre le Grand l'ont été avec cet ancien alphabet; ses signes particuliers servent à constater l'âge des manuscrits où ils sont employés.

Le volume qui a fourni le sujet de notre planche est un Évangélaire conservé dans la Bibliothèque impériale de Vienne; il ne date que du XVI^e siècle. La peinture dont cette page est ornée a un caractère assez tranché, un goût oriental y domine; et cette origine se révèle par l'absence de toute figure humaine; on trouve souvent dans les manuscrits de style byzantin des ornements analogues. Celui-ci fut donné (et peut être écrit) en l'année 1535, au monastère grec de Xéropotamo, par Pierre, fils d'Étienne vayvode de Moldavie.

La Bibliothèque royale de Paris possède environ vingt-cinq manuscrits réellement slaves par l'idiome et l'alphabet : la plupart sont anciens, mais aucun d'eux n'est remarquable par une belle ou riche exécution.

L'alphabet slave trouvera sa place dans notre série générale des alphabets de l'ancienne Europe.

XVII^e SIÈCLE Slave .

1^{re} page du f. 101, d'un M.S. des quatre Évangiles.

Bibl. Imp^{le} et R^{le} de Vienne. (Autriche.)



АѢЦѢ МѢСѢ ГѢ РѢ СѢ

нѣла прѣпросвѣщеніемъ . гла а .

аѣлоуѣліа іуѣха сѣабжѣа ,

яко же нѣ писано въ прѣцѣхъ .

сѣ азъ послаю агглагого

прѣлицемъ твоимъ . нже

оуготоуѣтъ поутъ твои прѣ

тобою . гла въ пиюшаго въ поу





СТГОВАНН БОСВЕСЬ

БѢНОЕ ПОСЛАНИЕ, ВЪ . ВПЪ ЛЕ НАН .

ВТАРЕЦЬ ИЗБРАННЪ И ГОСПОДЫ ИИ
 ІА ДѢМЪЖ . И ХЖЕ АЗЪ ЛЮБЛА
 ВЪ НЕТННЖ . И НЕ АЗЪ ТЪ ИЖ , НЖ И ВЪ СІ
РАЗОУМЪ ВШЕ НЕТННЖ . ЗА ИСТИ
 ИЖ СЖЩЖА ВЪ НА , И СЪ ВА ДНБЖ ДЕ
 ВЪ ВЪ ІСЫ . ДА БЖ ДЕ СЪ НА ДНБЛГТЬ .
 ДЛТЪ ДНРЪ ѿ БѢЩА . И ѿ ГА ІУ ХАСНА
 ОІА , ВЪ ИСТЪ ИИ И ЛЮБВИ • ВЪ РАДО
 БІА СЪ ЛО , ІАКО ОБРЪ ТѢ ѿ ІА ТВОИ
 ХОДШЖ ВЪ ИСТННЪ , ІАКО ЖЕ ЗАПОВѢД
 ПРИАХОДЪ ѿ ОЦА . И ИИ И КМОЛМА
 ГОСПОЖДЕ . НЕ ІАКО ЗАПОВѢ ПИШЖ ТЕ БѢ
 НОВЖ . НЖ ЕЖ ЖЕН ДА ДЫ И СПРЪ ВАДА
 ЛЮБИ ДРУГЪ ДРУГА . И СЕ ЛЮБИ ДА

ЗА
 ОЕ
 ІІІ
 ІІІ

ДІ



Charte Moldave,

TIRÉE D'UN ÉVANGÉLIAIRE SLAVE

DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE VIENNE.

LES deux principautés de l'Europe orientale, connues sous les noms de Moldavie et de Valachie, forment comme une oasis chrétienne dans les vastes dépendances de l'empire ottoman où l'islamisme domine. Les empereurs de Constantinople furent les maîtres de ces contrées jusqu'au moment où les Turcs les soumirent à l'autorité du croissant. La Valachie avait eu des rois pour chefs immédiats, et la Moldavie, des vaivodes, dont le premier remonte au milieu du XIV^e siècle; en 1475, Étienne, revêtu de ce titre, détruisit une nombreuse armée turque, commandée par un lieutenant de Mahomet II : mais les deux principautés furent enfin incorporées dans la Turquie européenne.

Elles conservèrent la pratique de la religion chrétienne grecque, ainsi que la langue et l'écriture dont elles lui étaient redevables.

L'influence romaine avait été très-efficace dans ces contrées; Trajan y fonda plusieurs établissements militaires; la langue latine pénétra vivement l'idiome local; la religion y accrédita la langue grecque, et il résulta de ces deux circonstances une langue qui a été classée avec toute raison dans la famille thraco-pélasgique ou gréco-latine; on nomme cet idiome mélangé le dialecte roumouni, daco-latin ou valaque proprement dit, parlé dans la Valachie et la Moldavie.

Quant à l'alphabet, il est peu différent de l'alphabet slave considéré dans son origine grecque, et modifié ensuite en quelques traits, soit par le goût local, soit par la nécessité d'adopter une écriture plus facile à tracer que ne l'est le caractère slave des livres et des manuscrits, et assez expéditive pour mériter le titre d'écriture cursive. Les Russes, par l'effet de la réformation de Pierre le Grand, ont conservé dans toutes ses complications l'ancien alphabet slave dans les textes liturgiques, et en ont adopté un bien plus facile pour les usages civils. Les Valaques ont senti la nécessité de cette même distinction; on en trouve une preuve dans le manuscrit d'où est tiré le *fac-simile* joint à cette notice.

Ce manuscrit in-folio, sur vélin, est le deuxième volume du Nouveau Testament

en langue slave. Après la fin du texte, il restait une page en blanc, et c'est sur cette page que fut écrite la charte reproduite textuellement sur notre planche.

Cette charte est d'une date bien postérieure à l'époque où le manuscrit fut exécuté, et l'on sait qu'il fut d'un usage assez général, même dans les pays de l'Église latine, d'écrire ou de transcrire dans les manuscrits contenant la *Bible* ou des textes liturgiques, sur les marges ou sur les pages blanches, les originaux ou les copies des donations ou fondations pieuses : le respect général des peuples pour les livres consacrés était une garantie de la conservation de ces actes utiles à l'Église.

C'est ce que pensèrent les auteurs de notre charte moldave : ils l'écrivirent en original à la fin du Nouveau Testament slave, qui appartenait vraisemblablement au monastère qu'ils paraissent avoir fondé.


Le texte moldave est enfermé dans un encadrement à nœuds, qui ne déplaît pas à l'œil. Le haut est cintré vers le milieu, et l'espace est occupé par une croix, autour de laquelle on lit en lettres grecques IC XC NI KA (Ἰησοῦς Χριστὸς νικᾷ, Jésus-Christ est vainqueur). C'est une invocation ordinaire dans l'Église grecque.

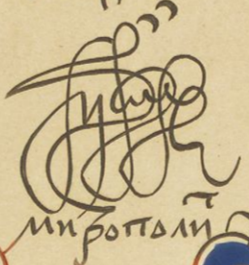
Vient ensuite le texte de la charte, dans lequel, au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, de la Sainte-Trinité unisubstantielle et indivisible, les serviteurs du Seigneur et adorateurs de la Trinité, l'évêque Anastase, métropolitain de la Moldavie, et plusieurs membres de la famille Stroich, tous fondateurs du monastère de Dragomino, où est l'église de la Descente du Saint-Esprit, déclarent et prescrivent que, après leur mort, le supérieur du monastère doit toujours être un habitant de la Moldavie, que cette maison ne pourra jamais être donnée ni à la montagne-sainte (le couvent du mont Athos), ni à celui de Jérusalem; on ne pourra non plus mettre le monastère sous l'autorité du patriarche ou du métropolitain, ni en remplacer les moines par des religieux étrangers à la Moldavie, ni enfin nommer un *hégouménos*, un supérieur pris dans d'autres monastères. Malédiction, triple malédiction, anathème et *maranatha*(1), sont ensuite prononcés contre celui qui volera ou détruira cette charte donnée, dit la date, du temps du seigneur Jean-Constantin Mogila, vaivode, fils de Jean-Jérémie Mogila, vaivode, l'an du monde 7118, le 16 mars (l'an 1610). La charte est terminée par la signature *Anastasis metropolita*, avec paraphe (2).

C'est ici un beau modèle de l'écriture cursive ou habituelle des Moldaves au xvii^e siècle. On reconnaît au premier coup d'œil, et son origine grecque, et l'usage slave, et les modifications que les coutumes russes ont déterminées. Cette écriture est grosse, carrée, irrégulière et tracée d'une main presque entièrement libre de toute règle, néanmoins très-lisible, quoique surchargée d'abréviations et de lettrines superposées, irrégularités qu'on ne remarque pas dans les textes imprimés, mais qui sont généralement admises dans l'écriture.

(1) Mot hébreu, synonyme du mot grec Anathème.

(2) Ce Constatin Mogila, ou Moghila succéda à son père en 1601, fut chassé du trône par son oncle Syméon, et rétabli avant l'année 1610, date de notre charte; il mourut en 1612.



Ви мѣсѣца ина истаго дѣла, прѣстѣи ѣдиноста
 црна и цѣра дѣлна. Семь рабы елигы та ба иста
 нашего и҃ха. Трѣскы поклоуници. **К**ѣ настаси
 крнкоо ви и митроополи мѣдаски ми **З**емли. **И** велики
 крнкоо **Л**авъ строи. **И** свѣсто **И** сна коо строи. **И** сна
 крнка. **И** крнина. и вѣскиткоо стѣго митро нао востъ дѣс.
 на сѣма драмина. **И** дѣ еста храсѣшесѣ **С**таго дѣла.
Свѣстѣ вѣсн наши **З**аписоо. **К**оо да слѣгиса стѣмъ
 митрогъ нѣкаа нѣжда, понашен сѣирти вѣтка л
 вѣрѣна. **С**ема и **З**ере бѣ быти стѣ вѣмѣдаски
 ми **З**емли. **К**оо да крнкоо покѣсиса стѣрѣкиткоо или болѣ
 ри или сроданшѣго. поклоуници стѣвѣторѣ или гѣрли мѣ
 или повласть да тинаша митти и митрогѣсѣ или митропо
 ли или мѣвѣнѣ калѣсѣ мѣдаско **З**ла. и мѣстѣ вѣти гѣсѣ
 мѣ стѣрѣм митти. и ждан матѣ сла вѣтти **З**ере вѣшѣ.
 стаа митти вѣ вѣсѣ оу минао и нѣпоколѣн вѣвѣкы.
И дѣ крнкоо ра **З**оори наша писанѣа поустроосѣнѣ пѣдѣвѣдѣ
 прокла и прикла анафѣма маранафа. стѣ ба и вѣсѣ
 стѣи **З**ти: **В**ѣрѣнѣ блѣгѣтѣ вѣтѣ вѣтѣ гѣна **И** **К**оостати
 мотила **В**оисѣо **С**нѣсѣ **З**ере мѣта мотила **В**оисѣо. **С**лѣго **З**рѣнѣ
Мѣа + сѣбрѣнѣи **С**ѣ дѣнѣ. **М**ѣа **З**рѣнѣ




Acte Public Kamtschadale,

ÉCRIT SUR ÉCORCE DE BOULEAU.

UN célèbre commentateur de Virgile, Servius, rapporte que les Latins appelaient *liber* la partie intérieure de l'écorce d'arbre, celle qui touche au bois même. Isidore de Séville ajoute que les anciens écrivaient sur ce *liber*, et que de là est venue la dénomination latine *liber* (et, par la suite des temps, la dénomination française *livre*), qui s'applique à un certain nombre de feuillets, en matières flexibles diverses, écrites ou imprimées. On écrivit, en effet, sur le *liber* du tilleul, du papyrus et d'autres végétaux; mais il s'est engagé une sérieuse controverse entre les savants, pour savoir si les anciens employèrent à la place du *liber*, plus ou moins préparé, l'écorce de certains arbres, du cerisier, par exemple, et si on a pu dire avec quelque vérité qu'il existât un papier d'écorce d'arbre. La question nous semblerait plus juste et plus propre à recevoir une solution satisfaisante, en se demandant si l'on se servit jamais, quelque part, de l'écorce d'arbre pour écrire au lieu de parchemin ou de papier; car il a été possible de faire du papier avec l'écorce de certains arbres, soumise à certaines préparations : notre papier de chiffé n'est qu'une préparation d'écorce de chanvre.

Les anciens employèrent tant de substances différentes pour y tracer l'écriture, qu'on ne peut se refuser à comprendre dans leur nomenclature l'écorce de quelques arbres, naturellement propres à cet usage par leur conformation, et qui n'exigeaient ainsi que peu de préparations pour présenter une surface unie, et acquérir quelque flexibilité. On trouve en Égypte des morceaux de tessons, ou débris informes de poterie, qui ont tenu lieu de papier, de parchemin, de papyrus du temps de la domination romaine; l'écorce d'arbre présentait au moins autant d'avantages; mais le laps de temps l'a détruite, et il a été impuissant sur les tessons manuscrits.

Quoi qu'il en soit des anciens relativement à l'usage de l'écorce d'arbre pour écrire, on ne peut contester la vérité des preuves que nous en fournissent plusieurs peuples modernes. La planche jointe à cette notice est le *fac-simile* fidèle d'un document de ce genre. C'est un acte public, écrit vers le milieu du dernier siècle, sur une

feuille d'écorce de bouleau; la bibliothèque royale de Paris possède deux feuilles semblables.

Les populations septentrionales de l'Europe employaient cette matière comme subjective de l'écriture, et même des tablettes de frêne ou de bouleau. C'est un fait suffisamment constaté par les documents de ce genre, qui se voient dans les collections publiques et particulières; quelques-uns sont tracés en creux par le stylet tranchant, sur le plat des tablettes.

Le texte de l'acte que nous publions aujourd'hui est écrit à l'encre noire, et sur les deux côtés de la première moitié de la feuille de bouleau : les caractères sont ceux de l'écriture russe moderne, l'idiome est de même source, et ces deux circonstances indiquent déjà l'origine même de notre curieux document.

Il concerne une peuplade qui habite la presqu'île située à l'extrémité orientale de la Russie, entre l'Europe et l'Asie, le Kamtschatka, et dont la population réunie sous la dénomination commune de famille kamtschadale, comprend les peuplades peu nombreuses de cette presqu'île, toutes ichthyophages, et débris inertes d'une population plus ancienne, plus nombreuse, plus avancée, dont il subsiste encore quelques constructions et ouvrages d'art. La civilisation russe s'y montre seule, le port d'Avatcha en est le centre; elle s'étend assez au loin sur les villages du milieu; l'acte que nous publions en est un curieux témoignage.

Écrit en langue russe et en caractères russes cursifs, il contient un rapport du bureau de Verknie-Kamtschatka à la chancellerie de Bolcheretsk de Kamtschatka, pour lui annoncer que cent cinquante pouds d'*herbe douce* ont été expédiés au bureau de Nijné-Kamtschatka, et qu'il ne s'en trouve plus dans le bureau de Verknie-Kamtschatka, sinon cinquante-huit pouds : et ces noms de lieux, si majestueux par le pompeux assemblage et le bruyant cliquetis de leurs syllabes, sont ceux de pauvres petites villes, sans cesse menacées par la misère ou par les volcans qui les avoisinent : la seconde seule, Bolcheretsk de Kamtschatka, trouve à vivre de son port et de sa poste aux chiens, qui y remplacent les rennes et les chevaux.

Notre rapport est daté de l'année 1768 de l'ère chrétienne; l'agent de l'autorité russe ne pouvait pas employer d'autres caractères chronologiques.

La bibliothèque royale de Paris a été récemment enrichie de ce curieux document, et d'un autre de même espèce. Elle en est redevable à la généreuse attention d'un des officiers les plus distingués de notre marine royale, à M. le capitaine de vaisseau Abel du Petit-Thouars, qui a rapporté les deux pièces de son dernier voyage autour du monde sur la frégate *la Vénus*.

Notre planche représente les deux pages du rapport, mises à la suite l'une de l'autre, quoique sur l'original le texte occupe les deux côtés du feuillet : l'uniformité de nos planches l'a exigé ainsi. La feuille de bouleau paraît avoir été soigneusement polie, et même recouverte d'une couche d'un liquide coloré. Elle est flexible, épaisse comme un papier fort; une telle matière, toutefois, se détériore, et doit se détruire facilement.

XVIII SIÈCLE Russe.

Acte du Gouverneur de Kamtschatka.

(Bibliothèque Royale de Paris.)

Висшатамъ башкертимъ иашларид азбххилуагата
ион принаион азб

рѣторъ

Ея императоруаю величїава иуамгатаион
башкертимон иашларид иа маа б 30 кма сѣо
763 года по 509. обдѣлїио вижкы принагид
мзб сазуон правби иобдѣлїаио иатрѣб дѣлб сты при-
назку издѣ сты патрѣсатн илѣ стн патрѣсатн
пѣб впрѣдѣлїо дѣлб пѣрѣб ионїе кнѣо пѣрѣб иу-
та зѣлб правїахв лѣлѣ сторѣ. Обдѣлїио принаион ирѣ-
сѣо ивїа 18 днѣ поулѣл; а пострѣвїе обдѣлїио при-
наион ирѣб оиагалоо, мнѣвшаго маа б, кма сѣо года
по снѣ иагзѣб иуамгатаион башкертимон иашларид
дѣлїио дѣлб вижкѣ иѣлїаио принагид ирѣб ирѣлїио
иатрѣсатн сазуон ирѣлїио ивїаио ирѣлїио сазуон
правби ирѣлїио ирѣлїио сты патрѣсатн ирѣлїио;
иоѣб кнѣо анмїаио ирѣлїио и авалїио ион
заван стѣ пѣрѣ поулѣ рѣлїи пѣрѣ иатрѣ стн
рѣлїио, поулїио зѣлб сѣо года патрѣсатн пѣрѣ

№ 222.

иоулѣ рѣлїи повоамгѣсатн иотрѣлїи сты иатрѣ-
сѣо иотрѣ рѣлїио, иотрѣ стн патрѣсатн пѣрѣ иа-
вѣлїио ирѣлїио ирѣлїио, сазуон правѣ ирѣлїио
дѣлїио ирѣлїио кнѣо ирѣлїио ирѣлїио рѣлїио, илѣ
иѣлїио принаион ирѣлїио ирѣлїио ирѣлїио ирѣлїио
сѣо принаио иотрѣлїио ирѣлїио, а поулѣл заван и-
иаксїио иотрѣлїио ирѣлїио принаио ирѣлїио ирѣлїио
оставалоо зѣлб сазуон правби патрѣсатн ирѣлїио
пѣрѣ сѣлїио ирѣлїио ирѣлїио ирѣлїио зѣлб сѣлїио
остарѣлїио ирѣлїио, ирѣлїио ирѣлїио ирѣлїио ирѣлїио
иотрѣлїио мнѣвшаго маа 22, днѣ ирѣлїио ирѣлїио
иоулѣ. *Кавалѣ сѣлїио ирѣлїио и ирѣлїио*

Колѣсїио марїио ирѣлїио

Маа 18 днѣ
1768 года

Silvestre script

A. Patin sculpt



